Témoignage

Mars 2002. Suite à une déception amoureuse, je ne vais pas bien dans ma tête et en plus, j'ai mal au ventre depuis quelques temps. Mais je vais quand même travailler. J'irai voir un médecin qui soulage la douleur pour deux ou trois jours… mais ne me soigne pas vraiment.
J'habite à Crest à ce moment-là. Je décide de me changer les idées et de me rendre chez une amie qui habite à Die. Nous passons une agréable soirée et nous allons nous coucher assez tôt car nous travaillons toutes les deux le lendemain.
Mais moi, je n'arrive pas à dormir. La douleur s'intensifie. Je ne suis pas spécialement douillette, mais là, vraiment, c'est fort. Des gémissements m'échappent, j'ai envie de crier. Je sais que dans la chambre à côté, les enfants dorment. Rapidement, je décide de rassembler mes affaires et de rejoindre ma voiture pour ne gêner personne.
Arrivée dans la rue, je trouve mon sac trop lourd pour pouvoir le porter jusqu'à la voiture. Un couple arrive et je lui demande de l'aide. Mais ils préfèrent s'éloigner rapidement, me laissant à ma détresse. Je traîne misérablement mon sac quand je rencontre d'autres gens, qui, eux, s'arrêtent. Ils refusent de me conduire à ma voiture, mais ils m'emmènent à l'hôpital. Aux urgences. Direct.
Ils m'ont sauvé la vie, et je ne peux même pas les remercier. Je ne saurais pas les reconnaître… J'étais dans un tel état ! La douleur annihile tout le reste. Je ne voulais qu'une chose : rejoindre ma voiture, faire quelques kilomètres et souffrir en paix, seule. Enfin seule !
Les infirmières ont d'abord pensé que j'étais droguée. Elles ont fait des examens et les analyses de sang ont révélé un début de septicémie. Pendant quarante huit heures, les examens se sont succédés. Finalement, le chirurgien a décidé de m'opérer, pour voir… J'étais très inquiète. J'avais le sentiment de me retrouver à la merci d'un inconnu, qui ne m'expliquait rien. Que pouvait-il m'expliquer ? Il ne comprenait pas lui-même !
En ouvrant, on a découvert une péritonite aigue. Les ovaires et les trompes en piteux état. Je me suis réveillée avec des tuyaux partout et une affreuse douleur. Je me sentais cadavre. Morphine pendant huit jours.
J'étais vivante ! Soignée, entourée… A l'hôpital de Die. J'ai rencontré un psychiatre. Une infirmière, qui s'inquiétait de me voir pleurer tout le temps, m'a conseillé un psychothérapeute qui exerçait dans la région. La thérapie qui a suivi a duré six ans et m'a fait beaucoup de bien.
Quelques années plus tard, j'ai malheureusement eu de nouveau l'occasion d'avoir recours au service des urgences, pour une grossesse extra-utérine. Là encore ma vie était en danger, l'explosion de l'œuf coincé dans une trompe pouvant provoquer une grave hémorragie. J'avais déjà perdu beaucoup de sang.
Je ne peux pas dire que ce sont de bons souvenirs. Je n'aime pas me les remémorer, bien que ce soient des événements fondateurs d'une nouvelle vie : je me suis installée à Die, j'y ai même acheté un petit fond de commerce, où j'exerce mon métier de couturière.
Et j'entends que les urgences, comme la maternité, risquent de fermer Je me soigne généralement avec des médecines alternatives, mais je demeure convaincue que l'hôpital est un service indispensable, qui peut vous sauver la vie !
Quand j'apprends que des raisons de sécurité sont invoquées pour justifier cette fermeture, je ne peux pas m'empêcher de ressentir une grande colère devant cette injustice.
Aujourd'hui, je veux témoigner qu'un hôpital, ca ne se résume pas à des chiffres. C'est aussi des vies.

Marianne Godez